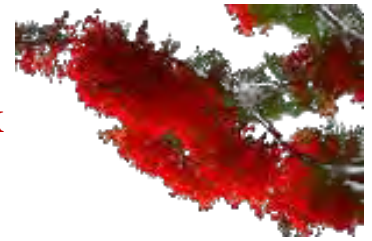




Bulletin de la Chapelle Saint Joseph de  
Paita - Katiramona



FRATERNITE SACERDOTALE SAINT PIE X

# LE FLAMBOYANT

N°11  
Septembre 2013

*Bonnes nouvelles de Calédonie*



Père Louis Bochkoltz : 83 04 14 (lors des visites) louis.bochkoltz@gmail.com  
+64 6213 0440 (en Nouvelle-Zélande)  
adresse postale : BP 583 - 98890 PAITA

## *En toute action, garde ton cœur à Dieu*

Bien chers fidèles,

Père Louis Bochkoltz+

Peu importe nos occupations et nos temps libres, il nous faut trouver un temps pour Dieu, et un temps conséquent. De fait, il nous faut trouver « tout le temps » pour Dieu. Saint Luc utilise ces mots appropriés à Notre-Seigneur : « Il faut prier toujours et sans se lasser » (St Luc 18, 1). Mais est-ce possible ? Prier continuellement ?

D'une manière physique, à genoux et vocalement : non, cela nous est impossible. Mais il nous faut réserver un certain temps dans nos journées pour une telle prière, oui, certainement.

Ceci étant dit, oui, il est tout de même possible de prier tout le temps ! Même en mangeant, même en buvant, même en dormant ! « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quelque autre chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ». (I Cor 10, 31) Facile pour Saint Paul mais prier toujours, comment est-ce possible ? Sanctifier toutes nos actions, les dépouiller de nous-mêmes, ne rien faire que pour Dieu, comment faire ?

Si nos œuvres elles-mêmes sont notre seul but, alors nous nous égarons, nous faisons fausse route car l'action devient notre tout, notre fin.

Mais agir, il le faut. Et sans paresse. Mais pour Dieu seulement et d'une manière réfléchie, ordonnée.

Dom Chautard dans son livre classique « L'âme de tout apostolat » que tout catholique adulte devrait désirer lire ou relire, nous donne la clé de la réponse : il nous faut garder notre cœur. La garde du cœur, notre cœur gardé pour Dieu dans toutes nos actions, sera la source de la sanctification de celles-ci. Facile à dire, difficile à mettre en pratique car nous préférons faire les choses que l'on aime et les faire pour nous-mêmes. Alors, souvent, demandons-nous si vraiment

nous œuvrons pour Dieu, si oui ou non nous gardons notre cœur pour Lui.

*« Oh ! que ma vie va être transformée, ô Jésus, si je garde mon cœur uni à vous !*

*Mon intelligence pourra être tout appliquée à l'action présente. Mais ce que j'ai constaté dans des âmes extrêmement occupées et dont le cœur cependant ne cessait de respirer en Vous, je veux arriver à le réaliser au cours de mes travaux : les plus absorbants.*

*Si j'ai bien compris ce qu'est la garde du cœur, loin de diminuer ce qu'il faut de liberté d'action à mes facultés pour accomplir tous mes devoirs d'état, la respiration de mon âme dans l'atmosphère d'amour que Vous êtes, ô Jésus, ne fera que l'augmenter et rendra ma vie sereine, ensoleillée, puissante et féconde.*

*Au lieu d'être l'esclave de mon orgueil, de mon égoïsme ou de ma paresse, au lieu de gémir sous le joug des passions et des impressions, je deviendrai de plus en plus libre. Et de ma liberté perfectionnée je pourrai, ô mon Dieu, Vous faire, et fréquemment, un hommage de dépendance. Ainsi, je m'affermirai dans la véritable humilité, fondement sans lequel une vie intérieure ne serait que trompeuse. Ainsi, je développerai en moi l'esprit fondamental de soumission qui résume tout l'intime de la vie du Sauveur. L'humilité consiste surtout dans la soumission de l'homme à Dieu.*

*Participant à la flamme d'amour qui Vous rendit, ô Jésus, toujours si attentif et si docile au bon plaisir de votre Père, je mériterai de participer dans le Ciel à la gloire dont jouit Votre Humanité en récompense de son admirable dépendance par humilité et par amour : "Il a été obéissant... c'est pourquoi Dieu l'a exalté". » (L'âme de tout apostolat, Dom Chautard, 5<sup>ème</sup> partie)*

Tout est dit, il nous faut maintenant mettre en pratique. « O Jésus doux et humble de Cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre ».

# Le pessimisme chrétien

Gustave Thibon

*Au hasard de la recherche d'une bonne lecture, mon âme humblement poète s'est arrêtée sur un titre inspirant de la bibliothèque : « L'ignorance étoilée » de Gustave Thibon, livre publié en 1974. Il s'avérait d'ailleurs que cet auteur avait retenu mon attention quelques temps auparavant puisque dans l'un des très nombreux anciens numéros de la revue « Fideliter » que nous possédons à notre chapelle (et que vous êtes tous invités à emprunter !), un bon article recensait l'œuvre de ce philosophe français du vingtième siècle qui prônait un retour à la terre. Si Gustave Thibon n'est pas un Père de l'Eglise et son livre mentionné ci-dessus ne m'a pas paru incontournable, ces quelques lignes tirées de l'avant-propos sont à mon sens judicieuses. « Pessimisme » et « chrétien » sont-ils des mots que l'on peut marier ? Il ne le semble pas... avant d'avoir lu ces lignes. Bonne lecture, optimiste !*

*Père Louis Bochholtz+*

On m'accusera de pessimisme. Je répète que je suis un de ces attardés qui croient encore au péché originel. Je n'ai pas même besoin d'y croire : l'évidence dispense de la foi.

Mais la rédemption ? J'y crois davantage encore, car si le péché vient de l'homme, la rédemption vient de Dieu. Mais là, j'ai vraiment besoin de me cramponner à la foi pour ne pas être emporté par le torrent de l'évidence.

Car, au niveau des apparences, la balance n'est pas égale entre le péché et la rédemption. Le péché est un mal dont les ravages s'exercent sur tous les hommes et éclatent à tous les regards. Tandis que les bienfaits de la rédemption restent dans une large mesure virtuels pour la très simple raison que l'immense majorité des hommes néglige ou refuse de les recevoir. Il ne suffit pas qu'un remède soit infaillible et universel, il faut encore que les malades s'avisent d'y recourir. C'est dans ce sens que Léon Bloy parlait de la « faillite apparente de la rédemption »...

Pessimiste ? Disons simplement : chrétien. Je pourrais citer ici une infinité de textes empruntés à l'Écriture, aux Pères de l'Église, à saint Jean de la Croix, à Pascal, à Bossuet, etc., où la misère de l'homme est mise à nu et à vif dans des termes qui feraient scandale sous une plume contemporaine. « Vous ne croyez donc pas en l'homme, image de Dieu ? » m'a crié un jour un jeune prêtre, ivre de démocratie et de progrès. J'ai répondu que la foi en Dieu me suffisait et qu'au surplus on ne rapprochait pas cette image de son modèle en barbouillant ses blessures des onguents roses de l'illusion. Le christianisme s'est passé pendant vingt siècles de cette foi en l'homme qu'on nous présente aujourd'hui comme la conséquence obligatoire de la foi en Dieu - une conséquence qu'on pousse si loin qu'elle finit par résorber son principe. « Un néant capable de Dieu » : cette définition de Bérulle me suffit pour vivre et pour mourir.

Un ami, avec lequel je venais de faire un tour d'horizon - en fait, il s'agissait plutôt d'impasses que d'horizons - m'a fait cette remarque : « C'est étrange, tu as le pessimisme tonique. » J'ignore dans quelle mesure ce propos répond à la réalité, mais il m'a conduit à réfléchir sur les vertus du pessimisme - j'entends du pessimisme chrétien : celui qui prend sa source et trouve ses limites dans la foi au Bien absolu et éternel.

Il y prend sa source, car le mal ne s'éprouve et ne se conçoit qu'en fonction du bien dont il nous prive.

Il y trouve ses limites dans ce sens qu'il ne peut jamais conduire au désespoir absolu. Quelles que soient l'étendue et la profondeur du mal, Dieu demeure dans le ciel et son image - brisée et souillée, mais ineffaçable - dans la création. « Dire que la vie ne vaut rien, que le monde ne vaut rien et donner pour preuve le mal est absurde, car si cela ne vaut rien, de quoi le mal prive-t-il ? » - cette phrase de Simone Weil suffit à réfuter le pessimisme intégral.

Plus encore : l'expérience non déguisée du mal, le « *pati humana* » dans toute sa crudité sont le creuset où s'élabore l'espérance surnaturelle : « *contra spem, in spem* ». Par là s'ébauche une espèce de proportion mystérieuse entre l'attente de l'homme et les dons de Dieu - proportion qui naît de la conscience intolérable et suppliante de l'absence de proportion. Tandis que l'optimisme gratuit - de cette gratuité qui est la caricature et l'ersatz de la grâce divine, en brouillant cette distance infranchissable entre l'homme et Dieu, rend impossible ou illusoire le miracle de leur rencontre. Alors, je cite encore Simone Weil, « Dieu et l'humanité ressemblent à deux amants qui, ayant fait erreur sur le lieu de rendez-vous, ne se rejoignent jamais ».

Et cette fidélité intransigeante au bien suprême rend le pessimiste infiniment plus accommodant par rapport aux biens relatifs. Et cela sur le plan individuel comme sur le plan social.

L'optimiste - je ne parle pas du tempérament optimiste qui procède d'une heureuse disposition des humeurs et qui se traduit par la faculté de jouir intensément de la vie, mais de la philosophie optimiste - laquelle est souvent la réaction compensatrice d'une nature disgraciée - qui consiste à se voiler l'épaisseur du mal et la vertu purificatrice de la souffrance et qui s'exprime avant tout par le désir immature du bonheur -, l'optimiste, dis-je, ne renonce pas à la poursuite d'un bien absolu, mais ce bien, il le voit dans la réalisation de ses espérances terrestres et il le croit possible à ce niveau. Le fameux « droit au bonheur », dont on nous rebat les oreilles, est le produit spécifique de cette mentalité. Ce qui entraîne une double carence : moins de joie quand l'événement nous est favorable (obtenir son dû n'a jamais enivré personne et toute revendication satisfaite est grosse d'une exigence nouvelle) et plus d'amertume et de déception s'il nous est contraire :

l'homme se sent victime d'une injustice ; il éprouve ce « complexe de frustration » si bien analysé par la psychologie moderne et qui n'est pas autre chose que le sentiment d'être privé d'un bien qu'il estime lui être dû. Ainsi l'optimisme délirant donne naissance à un pessimisme incurable.

Le pessimiste, lui, sait que Dieu et la nature ne lui doivent rien. Aussi accueille-t-il, comme des dons gratuits et inespérés, les moindres faveurs de la destinée (la conscience de la fragilité de nos joies est comme une irradiation de l'éternité dans le temps) et, quand les vents sont contraires, se résigne-t-il, sans accuser les dieux d'injustice, à des maux qu'il sait inhérents à la condition humaine. Il reçoit ainsi d'autant plus qu'il exige moins - et sa vie est, dans l'ensemble, plus équilibrée et plus heureuse que celle de ces créanciers impatientes de la destinée à qui, dans la mesure même où ils se sentent des droits sur elle, la destinée fait toujours faillite.

Il en va de même dans le domaine social et politique. Le pessimiste ne rêve pas d'une Cité idéale : il sait que, dans n'importe quelle organisation sociale, l'ivraie sera toujours inséparable du bon grain, et cette conviction le rend très réticent devant tous les essais de bouleversement de l'ordre établi. Il ne préfère pas l'injustice au désordre, suivant le mot célèbre de Goethe ; il incline plutôt à tolérer la moindre injustice, rançon de l'ordre, par, crainte de la pire injustice, fruit du désordre. Ce qui n'implique ni l'immobilisme, ni l'adhésion passive à n'importe quelle tyrannie, mais la patiente recherche d'un juste équilibre entre ce qui est souhaitable et ce qui est possible. Il conforme sa conduite à la prière du Sage qui demandait aux dieux ces trois grâces : améliorer ce qui peut être amélioré, supporter ce qui ne peut pas être amélioré et enfin - faveur suprême ! - savoir distinguer entre les deux.

C'est dans ce relativisme supérieur, où la conscience des imperfections de l'ordre social n'entraîne pas l'incessante et ruineuse remise en question de ses fondements, qu'il puise les principes d'une politique stable et à longue échéance qui permet l'éclosion et l'épanouissement de toute vraie civilisation. La Cité terrestre est comme un arbre qu'on doit sans cesse émonder et tailler. On ne gagne rien - sauf dans quelques circonstances extrêmes - à l'arracher, car après avoir dénudé ses racines et compromis sa vitalité, c'est sur le même terrain ingrat et malsain - la nature humaine - qu'il faudra le repiquer. Cette politique du moindre mal, il est facile de la taxer de médiocrité. C'est pourtant celle des plus grands esprits qui ont su voir, au-delà de la pureté

des principes, le venin des conséquences. Marc Aurèle était-il donc un médiocre lorsqu'il écrivait, après vingt ans de gouvernement et toute une vie de vertu : « Ne rêve plus de la République de Platon », ou Pascal avec son apologue des quatre laquais ? Et Schopenhauer disant que les rois devraient écrire sur leurs lettres patentes : « nous, de deux maux le moindre » au lieu de « nous, par la grâce de Dieu » ? L'un d'ailleurs n'exclut pas l'autre, car l'autorité vient de Dieu comme l'homme et, comme lui, elle est imparfaite...

Mais l'optimisme, comme il fait l'individu mécontent, fait le citoyen révolté. Celui qui croit à la perfection - ou du moins à la perfectibilité indéfinie de la nature humaine - accepte d'un cœur léger le risque révolutionnaire : il ne doute pas que la justice sortira automatiquement du désordre. Et il ébranle la Cité réelle en essayant d'y faire pénétrer de force le paradis de ses rêves. J'ai vu, en mai 1968, ces deux slogans affichés sur les murs de la Sorbonne « prenez vos désirs pour des réalités » et « je décrète le bonheur permanent ». Je fais la part du « canular » : celle de l'explosif n'est pas moindre. Générosité égarée chez les meilleurs, alibi aux instincts de révolte et d'oppression chez les tyrans en puissance, les résultats sont les mêmes : le déplacement et l'aggravation des maux qu'on prétend guérir. Tous les grands révolutionnaires du monde moderne, Robespierre, Hitler, Staline, ont déliré d'optimisme : tous nous ont promis un monde nouveau et régénéré. On connaît la suite. Céline a résumé le processus dans ces mots indélébiles : « Tous les assassins voient l'avenir en rose, ça fait partie du mé-

tier. » L'aurore « aux doigts de rose » qui se lèvera demain - toujours demain, c'est-à-dire jamais - absout le couchant sanglant d'aujourd'hui. Les musiques guerrières sont des musiques toniques, gonflées de force et d'espérance : les crimes collectifs ne se sont jamais commis aux accents des marches funèbres...

On m'objectera le drapeau noir de l'anarchie et du désespoir. Je n'y crois pas. Il n'y a pas de révolte sans un levain d'espérance. Les vrais désespérés ne font pas de révolutions, ils fuient le monde. Ils ne sont pas l'ennemi, mais l'étranger. Ce monde, ils le méprisent trop pour l'honorer d'un défi. Car se mesurer avec lui (belle formule pour désigner le combat...), c'est reconnaître l'existence d'une commune mesure entre soi et l'adversaire et, par-là, lui ressembler.

Que dirai-je de plus ? Tout se résume en ceci qu'un pessimisme mesuré et vigilant constitue encore le meilleur ressort de l'équilibre des individus et de la stabilité des sociétés.



**Statue du Notre-Dame décorée pour l'Assomption.  
Merci Mireille !**

# La paresse dans le Livre des Proverbes

Père Louis Bochholtz+

La Bible contient plusieurs livres différents, vous le savez et vous les connaissez au moins un peu. Il y a les livres du Nouveau Testament : les Evangiles, les Epîtres,... il y a aussi les livres de l'Ancien Testament : la Genèse, l'Exode, le Livre des Rois,... Mais, à travers cet article, nous utiliserons le Livre des Proverbes. Fascinant ! Et ce Livre commence ainsi :

« Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël : proverbes pour connaître la sagesse et l'instruction, pour comprendre les discours sensés ; proverbes pour acquérir une instruction éclairée, la justice, l'équité et la droiture ; proverbes pour donner aux simples le discernement, au jeune homme la connaissance et la réflexion.

Que le sage écoute, et il gagnera en savoir ; l'homme intelligent connaîtra les conseils prudents, il comprendra les proverbes et les sens mystérieux, les maximes des sages et leurs énigmes ».

Après une pareille amorce et étant donné que nous avons tous envie de connaître les mystères et les énigmes de notre vie, ce livre s'annonce passionnant... Pour nous, le péché reste un grand mystère. Pourquoi nous qui voulons être bons, tombons-nous si souvent ? Pourquoi nous qui voulons être saints sommes-nous si lents à nous corriger ? Pourquoi sommes-nous si souvent paresseux ? Quel est le résultat de la paresse ? Quel est le portrait du paresseux ? Ce point particulier sera l'objet de notre propos. Nous demanderons au Livre des

Proverbes ce qu'est la paresse, et il nous donnera la réponse des sages. N'oublions pas enfin que le Livre des Proverbes est inspiré par le Saint-Esprit, comme tous les Livres de la Bible.

Chapitre 6 du Livre des Proverbes : le paresseux et la fourmi. Nous lisons :

« Va vers la fourmi, paresseux ; considère ses voies et deviens sage. La fourmi n'a ni chef, ni inspecteur des travaux, ni souverain, elle amasse en été de quoi manger, elle recueille pendant la moisson sa nourriture. Jusqu'à quand, ô paresseux, seras-tu couché, quand te lèveras-tu de ton sommeil ? »

Eh bien, sévère le Livre des Proverbes !

Regardez la fourmi, ô paresseux. Ah, elle travaille, la fourmi. Elle avance. Elle ne reste pas assise, ni couchée. Elle porte trois fois son poids. Et elle a à manger. Intéressant, le Livre des Proverbes.

Et ça continue ! Non seulement Salomon dit aux paresseux (que nous sommes tous un peu) qu'il faut qu'ils se lèvent, mais il dit encore que le paresseux restera toujours **pauvre**. « Il s'appauvrit celui qui travaille d'une main paresseuse » (10, 4) ; « n'aime pas le sommeil pour ne pas devenir pauvre ». (20, 13)

Et ça continue ! Le paresseux doit se lever, sinon il va rester pauvre mais en plus, il va avoir **faim** : « Le paresseux ne rôtit pas son gibier, (il veut manger et il ne fait même pas cuire la viande) alors que l'activité est pour l'homme un précieux trésor » ; (12, 27) « la

paresse fait tomber dans le sommeil, et l'âme paresseuse éprouvera la faim ». (19, 15)

En plus, le paresseux essaye de trouver des excuses. Et vous allez voir que Salomon, inspiré par le Saint-Esprit, semble parler pour nous, aujourd'hui :

« Le paresseux dit : il y a un lion sur la route, il y a un lion dans les rues ». Donc je ne sors pas. Nous, nous disons : mon Père, c'est difficile, la messe est trop tôt, trop tard. Je suis malade, je suis fatigué. Salomon dit encore : « A cause du mauvais temps, le paresseux ne laboure pas ; et à la moisson, il cherchera, et il n'y aura rien ». (20, 4) Et nous nous disons : mon Père, je n'ai pas le temps de lire, je ne retrouve plus mon livre de catéchisme.

Alors Salomon nous décrit le paresseux : le paresseux, c'est comme une porte, « la porte tourne sur sa charnière,

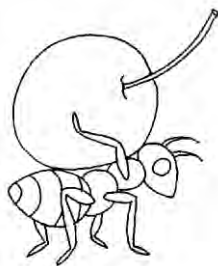
le paresseux se tourne sur son lit. Le paresseux met sa main dans le plat et il a de la peine à la porter à la bouche. Mais le paresseux est plus sage à ses yeux que 7 conseillers prudents ». (26, 13-16)

Et ça continue ! « Les désirs du paresseux le tuent, parce que ses mains refusent de travailler ». (21, 25) Il a plein de beaux projets mais il ne les fait jamais. Et ça, ça le tue.

Le paresseux, c'est comme la fumée pour les yeux, ça pique, ça fait mal. Sévère, Salomon.

A partir du chapitre 22, l'auteur reprend ce qu'il appelle un recueil supplémentaire de conseils. Et il commence ainsi :

« Prête l'oreille et écoute les paroles des sages, applique ton cœur à mon enseignement. Car



c'est une chose agréable, si tu les gardes au-dedans de toi ; puis-ent-elles toutes demeurer sur tes lèvres ! Afin que ta confiance repose sur Dieu, c'est toi que je veux instruire aujourd'hui. N'ai-je pas, plusieurs fois déjà, mis pour toi par écrit des conseils et des enseignements ? (22, 17-21)

Encore une fois, c'est le Saint-Esprit qui inspire les Livres de la Sainte Ecriture. Et ici, que nous donne le Saint-Esprit en supplément ? Le champ du paresseux ! Merveille d'une littérature bien instructive.

« Je suis passé près du champ d'un paresseux, et près de la vigne d'un insensé. Et voici, ... les épines y croissaient partout, les ronces en couvraient la surface, et le mur de pierre était écroulé. J'ai regardé et j'ai appliqué mon cœur, j'ai considéré et j'ai tiré cette leçon : un peu de sommeil, un peu d'assoupissement, un peu croiser les mains pour dormir, et ta pauvreté viendra comme un rôdeur, et ton indigence comme un homme armé ». (24, 30-34)

Nous ne voulons certainement pas être comme le paresseux décrit dans le Livre des Proverbes. Alors courrons, courrons pour remporter la victoire comme nous le dit Saint-Paul, ne nous arrêtons pas. Cherchons à faire le bien.

Le paresseux s'arrêtera. Il dira qu'il pourra s'améliorer demain, qu'il fera mieux demain, qu'aujourd'hui il est fatigué, qu'il

n'a pas envie, qu'il n'a pas le temps. Non ! C'est aujourd'hui qu'il faut pratiquer les vertus, c'est aujourd'hui qu'il faut suivre les commandements, c'est aujourd'hui qu'il faut se corriger, peut-être se confesser, demander pardon et garder la présence de Dieu dans notre cœur ! Ne nous arrêtons pas de courir pour gagner la victoire, pour gagner le Ciel.

Et parfois c'est difficile. Parfois, et même souvent, cela demande des sacrifices. Il faut se lever le matin. On se fatigue pour apprendre ses leçons d'école. Il faut se rendre au travail, il faut transpirer au champ, au bureau ou à la cuisine, on est fatigué quand il faut prier, les enfants sont de nouveau difficiles, mon mari ne me comprend rien, ma femme se plaint tout le temps. Mais cours ! si tu veux remporter la victoire. Prenons notre croix à la suite de Jésus qui nous a donné l'exemple, sans aucune paresse, sans aucune plainte, par amour pour nous, pour nous sauver.

Notre stade et notre course à nous, ce n'est pas un beau grand stade avec des milliers de supporters qui chantent notre nom et une superbe piste toute neuve. Non, notre stade, c'est notre vie à chacun de nous. C'est notre chemin de croix à chacun de nous. Et nous devons remporter la victoire avec la grâce de Dieu, parce que nous voulons trouver Dieu au ciel. Au diable la paresse !

Ah mon Père, le Livre des Proverbes dit que le paresseux a faim, est pauvre, que son chemin est plein d'épines. Saint-Paul dit qu'il faut courir sans s'arrêter afin de remporter la victoire. Mais, dans l'Evangile, Jésus dit aussi : « les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers ». Alors moi, je préfère être dernier. Je suis sûr que je deviendrai premier, et puis, c'est moins fatigant.

Non, la parole de Jésus n'est pas une invitation à la paresse. Il veut simplement nous dire que, malgré tous nos efforts, le salut reste purement gratuit. Le Bon Dieu veut sauver tous les hommes comme le dit Saint Paul à Timothée. Peut-être appelle-t-Il certains hommes à la fin de leur vie seulement, comme le Bon Larron sur sa croix. Mais le plus souvent Il nous appelle bien avant au cours de notre vie. Tous, nous devons répondre à son appel. Si nous laissons passer la grâce, peut-être ne repassera-t-elle jamais.

Prenons alors courage. Regardons comment la fourmi travaille, comment l'abeille travaille. C'est parfois difficile mais le Bon Dieu nous promet la victoire si nous ne nous arrêtons pas de courir, de travailler, de nous sacrifier, pour Lui et seulement pour lui.

« Messire Dieu, premier servi ! »

## Mission paroissiale sur le thème du Saint Curé d'Ars

### *Chapelle Saint Joseph, Katiramona*

#### **Jeudi 3 octobre**

17h00 : prière d'ouverture  
17h15 : sermon 1 sur le principe de la vie sur terre  
17h40 : chapelet  
18h00 : messe avec sermon 2 sur le péché

#### **Vendredi 4 octobre**

16h00 : confessions  
17h00 : chemin de croix sur l'Enfer  
18h00 : messe avec sermon 3 sur les commandements  
19h00 : repas  
20h00 : exposition du Saint-Sacrement jusqu'à minuit

*Confessions*

#### **Samedi 5 octobre**

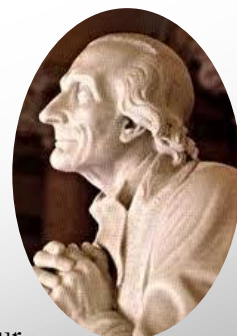
8h00 : chapelet médité devant le Saint-Sacrement  
8h30 : messe avec sermon 4 sur les commandements  
9h30 : petit-déjeuner

*Répétition de chants*

#### **Dimanche 6 octobre**

8h30 : chapelet / confessions  
9h00 : messe chantée avec sermon 5 sur la dévotion à Notre-Dame

*Catéchisme pour les enfants après la messe*

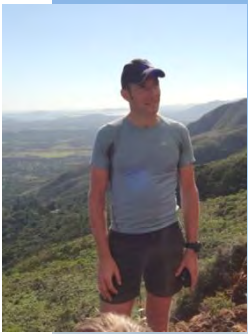


« Quand est-ce qu'on recommence ??? » Dans la bouche de jeunes adolescents aujourd'hui, ces mots font plaisir. Durant trois jours du mois d'août, nos garçons ont campé sur la propriété. Ces activités furent une première et une première réussite ! Nous avons tout d'abord un idéal, un état d'esprit catholique, la prière quotidienne et le combat des Vendéens pour la foi nous a donné un exemple de fidélité. Les drapeaux pouvaient flotter fièrement après un peu de travail pour monter notre grand mât.

Les activités plus sportives n'ont pas été en reste : randonnée au Mont Mou, escalade, jeu de piste, baignade, jeu de nuit, tir au fusil... Nos remerciements vont particulièrement à M. Pison (et à son épouse) qui s'est donné sans compter et à M. Guyon, grand artilleur. Merci aussi à tous les parents qui ont aidé ou qui ont participé à notre barbecue rustique... Voici en images quelques souvenirs. A la prochaine !



« Notre Patrie à nous, c'est nos villages, nos autels, nos tombeaux, tout ce que nos pères ont aimé avant nous. Notre Patrie, c'est notre Foi, notre terre, notre Roi... Mais leur Patrie à eux, qu'est-ce que c'est ? Vous le comprenez, vous ? Ils veulent détruire les coutumes, l'ordre, la tradition... Alors, qu'est-ce que cette Patrie narguante du passé, sans fidélité, sans amour ? Cette Patrie de billebaude et d'irréligion ? Beau discours, n'est-ce pas ? Pour eux, la Patrie semble n'être qu'une idée ; pour nous, elle est une terre. (...) Il est vieux comme le diable leur monde qu'ils disent nouveau et qu'ils veulent fonder dans l'absence de Dieu... Vieux comme le diable... On nous dit que nous sommes les suppôts des vieilles superstitions ; faut rire ! Mais en face de ces démons qui renaissent de siècle en siècle, sommes une jeunesse, Messieurs ! Sommes la jeunesse de Dieu. La jeunesse de la fidélité ! Et cette jeunesse veut préserver pour elle et pour ses fils, la créance humaine, la liberté de l'homme intérieur... » (Charette, héros des guerres de Vendée, mort à 23 ans pour Dieu et pour le Roi)



**« QUAND LA JEUNESSE SE REFROIDIT, LE RESTE DU MONDE CLaque DES DENTS » (BERNANOS)**

